

L'étrange Affaire Royce Gardon

De l'avis général, Royce Gardon était mort de crise cardiaque. Une hypothèse fort plausible, étant donné que l'autopsie n'avait révélé aucune trace de violence physique ni quelconque maladie. Le cœur de cet ancien journaliste du Monde avait tout simplement arrêté de battre.

L'affaire avait donc été classée sans suite.

Cela dit, il restait encore des détails troublants, des zones d'ombres irrésolues à étudier. Par exemple, n'était-il pas étrange qu'une personne dans la force de l'âge comme Royce Gardon, sans antécédents cardiaques connus, subisse une telle fin ?

Et son ordinateur portable, ouvert et posé sur son bureau : par quoi avait-il été détruit ? Son écran avait été brisé par ce qui paraissait être d'énormes griffes, rappelant quelque bête sauvage qu'on ne devrait pas croiser dans un appartement parisien. Le contenu du disque dur était irrécupérable – car chiffré par un AES-256.

Le téléphone portable du malheureux se trouvait dans sa poche, avec un partage de connexion toujours actif. Royce semblait avoir voulu communiquer avec l'extérieur, mais une curieuse panne d'internet, couplé d'un puissant orage à l'heure de sa mort, avait dû l'en empêcher.

La fenêtre du journaliste continuait de battre au vent quand la police était arrivée. Les voisins qui avaient donné l'alerte, peu après avoir entendu des hurlements à l'étage. La porte avait dû être forcée ; elle était fermée de l'intérieur.

S'il ne s'était agi que de cela, le lieutenant George Bergeron n'aurait sans doute pas creusé davantage. Mais riverains et proches affirmèrent que Royce Gardon avait changé du tout au tout, les mois précédant son décès. Il était

devenu fasciné par une enquête – une fascination que tous témoins qualifièrent de morbide. Il s'était fait renvoyer de son travail et quitter par sa femme, sans que cela ne l'arrête. Certains disaient que le journaliste se montrait souvent anxieux, mais qu'il répondait ne plus pouvoir faire marche arrière. Qu'il devait finir ce qu'il avait commencé.

Alors le lieutenant avait fouillé la chambre de Royce Gardon. Dans le double fond d'un tiroir, des coupures de journaux du monde entier traitant d'une myriade d'évènements surnaturels s'étant produits la nuit du 14 février 1994. Cela, à côté d'un exemplaire du *Necronomicon*, un livre supposément écrit par un poète arabe fou nommé Abdul al-Hazred.

Mais l'indice le plus troublant, de loin, consistait dans le journal intime de la victime, retrouvé ouvert sur la table, là où se trouvait Royce Gardon au moment de sa mort – avant de tomber lourdement au sol.

Son contenu déroutant malheureusement pas convaincu le procureur : ce dernier classa l'affaire, voulant se débarrasser au plus vite de cette histoire. Il y avait bien trop d'enquêtes en cours pour perdre du temps avec de stupides superstitions, d'après lui. Tous les collègues de Bergeron restaient eux aussi persuadés qu'il n'y avait rien, et qu'il ne pouvait rien avoir d'étrange – ou de surnaturel – vis-à-vis de cette mort ; même si nul ne parvenait à expliquer de façon rationnelle les nombreux faits troublants qui donnaient à cette enquête une aura aussi nébuleuse que malsaine.

En analysant les notes du carnet de Royce, on ne peut déduire l'une de ces deux choses : soit Royce Gardon avait sombré dans une folie incurable, soit il avait touché du doigt quelque chose de grand et d'ancien, une vérité profonde et terrible qui pourrait remettre en question les sociétés modernes dans leur ensemble.

Royce Gardon avait été, des mois auparavant, chargé d'une enquête sur un culte, supposé exister dans la port d'Innsmouth – aux États-Unis –, dont les rituels, aussi grotesques qu'abjects et violents, faisaient parler d'eux sur les réseaux sociaux ; non pas que la direction ait cru à ses rumeurs puériles, mais parce que cela aurait fait un bon article sensationnel. Cette vieille ville possédait une histoire particulière, remplie de sectes et de fanatisme, jusqu'au 20e siècle ; mais aujourd'hui, il s'agissait d'une cité portuaire comme une autre.

Gardon avait toujours pris son métier très au sérieux. Il était connu pour son impressionnante précision et son sens du détail. D'après ses anciens collègues, il n'aimait pas le travail bâclé et ne lâchait jamais une piste avant de l'avoir suivie jusqu'au bout. Vu qu'il parvenait à chaque fois à rapporter un scoop, le journal acceptait de le garder malgré son insubordination fréquente.

La direction avait donc été surprise quand Gardon les appela pour leur signifier qu'il allait rester plus longtemps que prévu aux États-Unis. Lui, un homme si rationnel et scientifique, croire à des rumeurs aussi absurdes qu'un culte se livrant à des orgies cannibales, dans le but de réveiller des dieux antiques et impies ? Non, il devait avoir trouvé autre chose, de toute évidence. Mais ils n'obtinrent pas le moindre indice de sa part : il n'était pas du genre à donner ses informations avant que son article ne soit fin prêt.

Les notes de son journal intime s'étouffaient à partir de cette période, si bien qu'il fut possible de comprendre ce qui l'avait poussé à un si brut changement personnalité lors de son retour en Europe.

Dès le lendemain de son arrivée, il écrivit avec enthousiasme qu'il venait de trouver une piste pour son article. Quelque chose d'énorme, à propos d'un culte. Des sortes d'adorateurs qui se réunissaient, d'après ses sources, dans d'antiques souterrains d'Innsmouth, seulement accessibles par quelques passages secrets bien gardés. Selon Royce, la ville – bien que modernisée – conservait son aura mystique qu'on lui accordait dans les archives des journaux d'époques – considérés par ses collègues comme ridicules, à cause de leurs affabulations au sujet de monstruosité sorties de la mer.

La direction aurait pu commencer à s'inquiéter de son cas, de son étrange fascination pour un article qui aurait dû se résumer à quelque ramassis d'âneries déblaté par de simples d'esprit croyant à des contes à dormir debout. Mais tous les confrères de Royce faisaient encore confiance à son instinct si particulier.

Quoi qu'il en soit, Royce Gardon parvient assez vite à intégrer les sphères privées des réunions secrètes, bien qu'il ne fut pas autorisé à assister au rituel final – lequel se déroulait dans une chambre adjacente, fermée par une lourde porte de pierre. Quand elle s'ouvrait pour laisser rentrer les membres du culte, Gardon jurait avoir entendu des gémissements humains.

Ses notes étaient longues, mais peu précises. Il faisait surtout part de son enthousiasme de s'impliquer dans une si grosse affaire. Une date revenait néanmoins : le 14 février 1994. Cette date paraissait primordiale pour la secte – qui semblait d'ailleurs être sur le point d'accomplir à nouveau quelque chose d'aussi important à leurs yeux. Royce affirmait faire tout son possible pour prendre part aux réunions d'ici là.

Un jour, il y parvint. Ses notes ne dirent rien de ce qu'il s'était passé ce jour-là, mais une chose était sûre : cela l'avait changé à jamais. Le 19 janvier 2022 – jour maudit où il assista pour la première et dernière fois de sa vie à ses rituels secrets –, Royce écrivit pour seule note :

« J'ai réussi. Enfin, si on peut appeler cela réussir.

Je n'aurais pas dû voir ses choses. Faire ce que j'ai fait... Oh mon dieu. Mais qu'ai-je fait ?

Je suis à nouveau convié demain. Je ne sais pas si veux y retourner. Je ne veux pas y retourner. Même pour un scoop si incroyable.

Il me faut du temps pour réfléchir ».

La brièveté de la note contrastait avec les pages et les pages d'enthousiasme des autres jours. On aurait pu mettre cela sur le dos de la fatigue – et non d'une horreur indicible qu'il aurait vécue dans les tréfonds d'Innsmouth – si Royce Gardon n'avait pas arrêté d'écrire pendant deux semaines. Le lieutenant Bergeron se demandait – s'il avait découvert les abominables et illégales pratiques de la secte – pourquoi il n'avait tout simplement pas prévenu la police locale.

Le journal intime reprit début février, lors de son retour à Paris. Les premières notes ne parlaient plus du culte, se concentraient alors sur d'étranges rêves qui lui étaient venus. Il prétendait avoir visité, la nuit, de cyclopéennes cités, cachées dans les abysses de la terre, où la perspective et la gravité se

mélangeaient dans une impossible et terrifiante représentation. Il disait que ses cauchemars avaient trop de consistances pour ne pas avoir une partie réelle, et développa rapidement une terrible angoisse à l'idée de se coucher.

Néanmoins, ses notes se recentrèrent assez vite sur le culte. L'enthousiasme caractéristique de Royce revint – quoiqu'il sembla à présent teinté d'une macabre et malsaine curiosité. Ce fut l'époque à laquelle il changea, d'après ses collègues, d'une façon qui les dérangeait profondément – sans qu'ils ne puissent dire pourquoi exactement. Ils se sentaient repoussés par sa présence, comme s'il était évident qu'il avait commis quelque acte étrange et malsain. À leur soulagement, il fut rapidement renvoyé – il ne venait plus au bureau et ignorait les appels de sa direction. Son renvoi ne figurait même pas dans le carnet de Royce Gardon, comme si cela n'avait aucune importance pour lui.

Ses notes faisaient ensuite mention d'une branche de la secte d'Innsmouth, retrouvée à Paris. Le journaliste voulait à nouveau prendre part à ces réunions – malgré sa dernière expérience traumatique – avec une insistance qui aurait pu ressembler à de la dépendance. Mais lui parlait de son devoir de découvrir des vérités plus profondes, plus obscures, sur notre monde – même si cela lui coûtait sa santé mentale. Il se mit à évoquer un certain Noth'ftha, sans préciser de la nature de cet homme – ou cette chose.

Sa femme et ses enfants ne supportèrent bientôt plus la malsaine aura qu'il dégageait, et décidèrent donc de partir. Cela non plus n'apparaissait pas dans le carnet. Le journaliste semblait si obsédé par ses recherches qu'il se moquait de sa situation personnelle. On aurait dit qu'il était tombé sur quelque chose d'une immensité si horrible que l'insignifiance de sa vie se ressortait comme une limpide évidence.

Il écrivait, de façon diffuse, de l'énorme scoop qu'allait faire son article. Que la société tout entière pourrait être bouleversée par les révélations qu'il s'appropriait à faire –, mais qu'il lui fallait bien plus de preuves pour avancer quelque chose d'aussi gros.

Le jour même de sa mort, il parlait d'une rencontre matinale dans les catacombes de Paris, sur les traces d'un autre culte – les adorateurs de Noth'ftha. Il avait retrouvé leur trace et pensait trouver, lors de cette réunion, des preuves suffisantes. Il partit donc enthousiaste, conscient que son enquête

aboutissait à sa fin. Il ne restait plus qu'une seule note dans son carnet, celle rédigée avant sa mort. L'écriture était tremblante :

« Je viens de voir des choses qu'aucun homme sain d'esprit ne devrait voir. Les rituels abominables d'Innsmouth me paraissent bien insignifiants à présent. Bon sang ! Pourquoi n'ai-je pas publié plus tôt ce que je savais ?

Je ne pensais pas qu'une simple statue pouvait faire cet effet. Une simple représentation ! Cette horreur était antique et recouverte d'un lichen rouge répugnant. Son corps était si répugnant que j'eus du mal à ne pas dégurgiter mon petit-déjeuner. Noth'ftha était un mélange de chair, de dents, d'abats, de griffes et d'ailles, réunis en une forme à peine animale, dont les contours semblaient former une impossible perspective, rappelant les œuvres les plus angoissantes et dérangées du cubisme.

Mais c'est bien sa tête qui m'a fait paniquer au point de m'enfuir, courant et riant comme un damné à travers les couloirs boueux des catacombes. Au début, j'ai pris la tête de la chose pour une partie quelconque de son corps. Mais au moment où j'ai réalisé une excroissance abominable sur l'une de ses côtes, qui possédait des yeux aussi hideux qu'indescriptibles par le langage commun, une bouche béante dépourvue de dents, mais qui s'ouvraient et se fermaient régulièrement ; à ce moment je me suis enfui.

Je ne me souviens plus comment je suis rentré chez moi. Je dois tout révéler, mais je ne le peux ; je n'ai plus internet. C'est de Sa faute, j'en suis sur. Elle vient pour moi, je le sens. Elle ne me laissera pas révéler son existence.

Je regrette de n'avoir parlé à personne de cette affaire. Si quelqu'un venait à lire cette note, sachez que tous les documents que j'ai consignés se trouvaient dans la pochette, sur mon bureau. Il y a tout ce que j'ai vu dans cette secte – et les abominables vérités que j'ai apprises. S'il vous plaît, publiez-les si vous les retrouvez. Il en va de la survie de l'humanité.

Je... Que se passe-t-il ? Ma fenêtre s'est ouverte d'elle-même. Les ténèbres... il m'éblouit, à présent. La lumière devient obscure. Qu'est-ce que...

NON ! JE LA VOIS. ELLE NE PEUT SE TROUVER ICI. ALORS TOUT EST PERDU ? C'EST euin uis (la fin du texte est illisible) ».

Cette note n'avait définitivement pu être écrite que par deux types de personnes : un fou délirant ou un pauvre homme en proie à l'un des pires prédateurs qu'il soit. George Bergeron avait cherché, en vain, la pochette donc Royce Gardon parlait dans cet ultime texte. Sa disparition n'avait pas convaincu le procureur de rouvrir l'enquête – ce dernier doutant qu'elle n'ait jamais existé.

Le lieutenant lui-même ne savait que penser de cette affaire. Elle allait être classée sans suite quoi qu'il arrive ; pourquoi avait-il donc pris le temps d'étudier toutes les notes du macchabée avec minutie ? Mais la question qui lui occupait l'esprit en ce moment précis était tout autre : pourquoi avait-il à présent cet indicible sentiment de panique à l'idée d'aller se coucher ?